

Femmes et pouvoir Entretien avec Dacia Maraini

Solange Lévesque

Number 95 (2), 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25872ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lévesque, S. (2000). Femmes et pouvoir : entretien avec Dacia Maraini. *Jeu*, (95), 164–168.

SOLANGE LÉVESQUE

Femmes et pouvoir

Entretien avec Dacia Maraini

Comment en êtes-vous venue à écrire et qu'est-ce qui vous a donné le goût de continuer à le faire ?

Dacia Maraini – Je viens d'une famille où il y a plusieurs écrivains. Ma grand-mère, qui était anglaise, d'ailleurs, écrivait des livres de voyages. Mon père est ethnologue et écrivain ; lui aussi a publié plusieurs livres traitant de voyages qu'il effectuait pour son travail. Écrire est donc une propension dans notre famille, et cela m'est très naturel. Il y avait toujours beaucoup de livres à la maison. La lecture était également une activité familiale commune, qui faisait partie de la vie quotidienne.



Au début de votre vie et de votre carrière, quels sont les écrivains qui vous ont influencée, ou qui vous donnaient envie de leur ressembler ?

D. M. – Au début, j'étais captivée par les aventures maritimes, absolument amoureuse des écrivains qui parlaient de la mer : les Anglais Joseph Conrad et Stevenson, l'Américain Herman Melville... D'ailleurs, Conrad, je l'ai tellement aimé que je l'ai traduit en italien. Ce qu'il écrivait était pour moi la chose la plus belle du monde. Encore aujourd'hui,

Dacia Maraini. Photo :
Maria Albertini.

si je lis des livres racontant des voyages en mer, cela m'intéresse toujours. Ce sont mes premières amours. Par ailleurs, j'ai l'habitude de dire que j'ai cinq mères, qui se trouvent être des femmes écrivains italiennes extraordinaires : Elsa Morante, Anna Maria Ortese, Lalla Romano, Natalia Guinzburg et Anna Banti. Elles sont toutes issues de la génération précédente et elles m'ont apporté beaucoup. Je lis énormément ! Je suis une lectrice passionnée. En littérature française, par exemple, j'ai lu beaucoup de classiques. C'est surtout en lisant que j'ai appris à écrire, en fait. Je crois que je dois être parmi les quelques personnes au monde qui ont lu tout Balzac, à commencer par ses romans (il y en a plus de quarante). J'avais une telle passion pour lui que j'ai passé des jours et des nuits à le lire.

Votre œuvre compte des nouvelles, des romans, des scénarios de films, des pièces de théâtre... Quel est le rôle de la dramaturgie dans votre parcours personnel d'écrivain ?



Marie Stuart de Dacia Maraini, mise en scène par Brigitte Haentjens au Théâtre du Nouveau Monde en 1999-2000. Sur la photo : Anne-Marie Cadieux (Élisabeth 1^{re}) et Pascale Montpetit (Marie Stuart). Photo : Pierre Desjardins.

années 1970. J'avais déjà vu la pièce. Je l'ai alors relue avec beaucoup d'attention, et je me suis dit que ce serait très difficile de revisiter une œuvre si parfaite. La chose qui m'avait frappée, cependant, c'est que, même si le texte porte en titre le nom de Marie Stuart, ce personnage n'y occupe pas tellement de place. Marie est importante, mais souvent absente et n'a pas un très grand rôle. Par conséquent, j'ai pensé que ce serait intéressant d'approfondir son personnage. Naturellement, elle est liée à son bourreau qui est sa cousine Élisabeth ; j'ai alors pris la décision de concentrer ma version sur ces deux femmes. J'ai eu l'impression que c'était peut-être la seule façon d'envisager cette histoire d'un point de vue différent. Dans le texte de Schiller, il y a quantité de personnages qui parlent, il y a le pouvoir et sa représentation et puis, à la fin, ces deux femmes qu'on regarde de haut et de loin, avec un regard un peu masculin. Je voulais modifier ce regard et m'approcher des deux femmes ; j'ai dès lors laissé tomber tous les autres personnages pour m'intéresser exclusivement à elles.

D. M. – La dramaturgie est venue après les romans, et de manière un peu parallèle. Si on me demandait de laisser tomber le cinéma, cela ne me ferait rien. Écrire des scénarios ne m'intéresse pas tellement. J'en ai écrit quelques-uns, il m'arrive d'en faire encore parfois, mais ce n'est pas une passion véritable pour moi. Alors que le théâtre, oui. J'aime travailler avec une compagnie, des acteurs, un metteur en scène ; j'ai déjà beaucoup travaillé avec plusieurs compagnies de théâtre, parfois spécifiquement pour elles ; j'ai écrit pour des comédiens en particulier et discuté des textes, changé des passages : tout cela fait partie d'un travail collectif qui me plaît et me change du travail de l'écrivain, très solitaire. À certains moments, c'est bon d'entrer dans un groupe de travail et de se retrouver avec les autres pour discuter et parler...

Qu'est-ce qui vous a incitée à résumer les personnages de la Marie Stuart de Schiller aux deux reines et à leurs suivantes ?

D. M. – On m'avait demandé d'écrire une version personnelle de la pièce de Schiller à la fin des



Un peu comme Christa Wolf l'a fait avec Cassandre¹...

D. M. – Exactement. J'ai voulu créer un autre point de vue, différent du point de vue classique.

Ce choix donne aux deux reines l'occasion d'exprimer des choses qui n'étaient pas exprimées dans le texte original.

D. M. – Oui, absolument. Tout ce qui tournait autour de leur vie privée, entre autres, et de leurs rapports amoureux, était absent. Schiller ne traitait que de la question du pouvoir. Naturellement, Élisabeth et Marie représentent deux contrées ennemies. Et cela est toujours demeuré très clair pour moi, mais sans constituer l'enjeu principal.

Quel était l'enjeu auquel vous teniez le plus ?

D. M. – Sans éluder la question du pouvoir, j'ai mis l'accent sur l'opposition entre une femme qui joue toute sa vie sur l'amour, la passion, la vie familiale et la maternité, et

Pascale Montpetit (Marie Stuart) et Anne-Marie Cadieux (Élisabeth 1^{re}) dans *Marie Stuart* de Dacia Maraini, mise en scène par Brigitte Haentjens au Théâtre du Nouveau Monde en 1999-2000.
Photo : Pierre Desjardins.

1. Christa Wolf, *Cassandre*, traduit de l'allemand par Alain Lance, Aix-en-Provence, Alinea, [1983], 1985, 271 p.

l'autre qui doit renoncer à tout cela pour préserver le pouvoir dont elle dispose. Cela m'intéressait comme observation, parce que je pense que les choses se passent encore un peu ainsi aujourd'hui, malheureusement.

En lisant votre pièce, on a tout à fait l'impression que ces deux femmes sont contemporaines ; elles ont des préoccupations très proches des nôtres, des revendications semblables à celles d'aujourd'hui, bien qu'elles ne soient pas toujours formulées directement. Selon vous, quel est le véritable ennemi de ces reines ?

D. M. – La culture d'une époque qui accordait une place extrêmement réduite aux femmes, fussent-elles souveraines. Élisabeth et Marie sont des femmes de pouvoir et elles possèdent beaucoup de choses, mais elles manquent de liberté, exactement comme les autres femmes de leur époque. Marie Stuart, par exemple, est violée par Bothwell qui commet ce crime parce qu'il pense ainsi la dominer. Même reine, elle a dû subir des humiliations que n'importe quelle autre femme pouvait subir. Et cela, c'est une question de culture. Je ne parle pas de nature. D'ailleurs, je ne pense pas que le viol existe dans la nature ; les animaux ne violent pas. C'est donc que le viol est propre à la nature humaine, et qu'il est souvent employé comme arme de guerre. Là où il y a la guerre, il y a le viol. C'est vraiment une arme pour humilier l'ennemi. Alors on le fait quand on considère la femme comme une ennemie. Cela n'a rien à voir avec le sexe ou avec le désir, absolument pas !

Comment voyez-vous le rôle du théâtre dans la culture actuelle ?

D. M. – On dit souvent que le théâtre est voué à la mort parce qu'il y a la télévision, le cinéma, etc. Je pense que le théâtre offre quelque chose qui ne peut pas être remplacé, ce sont les rapports entre des personnes. Ce qu'il y a d'unique dans un théâtre, c'est que chaque soir est différent parce que des gens sont là, en personne, qu'ils participent aux événements, à la pièce, et que chacun donne quelque chose, spectateur ou comédien. Il y a un rapport humain neuf qui s'établit chaque soir, irremplaçable. Au cinéma, il y a une image, qui est déjà quelque chose de plus technique, et les spectateurs présents ne peuvent rien donner à ceux qui ont fait le film. Le théâtre a préservé un échange énorme, qui fonde sa grande vitalité, son mystère. Personnellement je vois le théâtre comme un lieu religieux. Et, même s'il est devenu bourgeois et se donne comme objectif d'amuser les gens, le centre vital de son activité est encore lié à une idée religieuse, ou plutôt sacrée : on monte sur une scène pour se questionner sur les grands thèmes de la liberté, du devoir, même de l'amour, mais dans le sens sacré. Je pense que ce fonds originel demeure, même dans le théâtre le plus bourgeois fait pour divertir. Et quand les écrivains sont capables d'atteindre cette profondeur, ils touchent les gens.

En tant que femme dramaturge et écrivain, avez-vous l'impression de rencontrer des difficultés particulières ?

D. M. – Le théâtre a été un lieu interdit aux femmes pendant des siècles. Dans les théâtres grecs, il n'y avait aucune femme. Dans les théâtres romains : pas de femmes non plus. La même situation prévalait dans le théâtre médiéval. Il faut attendre la

commedia dell'arte, au XVI^e siècle, pour commencer à voir des femmes sur scène. Leur arrivée revêt une grande importance, entre autres parce qu'elles y ont apporté des problématiques typiquement féminines. Il aura fallu mille cinq cents ans ! Encore aujourd'hui, cependant, plusieurs théâtres excluent les femmes ; le nô au Japon, par exemple. Il y a donc une tradition très misogyne au théâtre. Et cela demeure encore très difficile pour une femme de se faire entendre, d'arriver à ce qu'on la prenne au sérieux dans ce monde-là. Plus que pour un homme. En tant que dramaturge, je l'ai souvent expérimenté. Naturellement, après des années, cela devient plus aisé ; je fais du théâtre depuis 1967, tout de même ! Trente-deux ans, c'est un bail ! Et maintenant, on me sollicite, et de grands théâtres montent mes pièces en Italie et ailleurs. Mais c'est relativement récent. Pendant vingt-cinq ans, j'ai fait un théâtre pauvre, joué dans des caves, par des compagnies sans argent, avec de jeunes acteurs qui n'étaient pas plus payés que moi. Tout cela était bien, parce que j'ai appris beaucoup de choses sur le théâtre. Mais c'était dur ! Le parcours a été semé d'embûches parce que j'étais une femme. J'ai mis peut-être dix ans de plus qu'un homme pour être prise au sérieux.

Avez-vous l'impression que cette situation est liée à l'Italie, ou si elle a cours partout ?

D. M. – Je crois qu'elle est partout pareille. Une femme doit toujours faire plus pour acquérir une crédibilité. Ce n'est pas qu'on vous interdise d'écrire ou de parler ; mais ces activités comptent moins, on en fait moins de cas quand c'est une femme qui les exerce. Un peu comme si on ne s'attendait pas d'une femme qu'elle dise quelque chose qui puisse intéresser tout le monde. C'est grave, mais c'est encore comme ça. Et dans d'autres domaines également. Prenons seulement la représentativité en politique, par exemple : nous composons un peu plus de la moitié de la société italienne, et il n'y a que 8 % de femmes au parlement.

Après votre expérience de Marie Stuart, est-ce que vous êtes tentée par l'écriture d'une autre pièce mettant en scène des personnages historiques ou connus ?

D. M. – En ce moment, un de mes textes qui joue en Italie raconte la vie d'Isabella Morra, une poétesse du XVI^e siècle tuée par ses frères. Cette histoire vraie a été racontée par un grand historien italien : Benedetto Croce. Il a vécu jusque dans les années 1930. Je le dis avec beaucoup de bonheur : il était très sensible aux conditions de vie des femmes. Et c'est lui qui a découvert cette poétesse, morte à vingt-trois ans, assassinée par ses frères parce qu'elle entretenait une correspondance (et non une liaison) avec un poète et qu'elle écrivait de la poésie. L'écrivain français André-Pierre de Mandiargues a écrit une pièce à son sujet, il y a longtemps. Mais je n'aime pas tellement cette œuvre, qui présente une vision très mythologique et morbide, et aligne des lieux communs sur l'Italie que je n'accepte pas. Tout de même, c'est une pièce sur Isabella Morra. Et puis une autre de mes pièces tourne aussi chez moi, intitulée *Extravaganza*, qui met en scène trois hommes et deux femmes dans une prison. ¶